

MOZART: PAR LUI-MÊME ET PAR LES SIENS

MAÎTRE GASTON GASPARRI

26 JANVIER 2012

Mes Chères Consoeurs, Mes Chers Confrères

Aurons nous, un jour le bonheur de voir un musicologue capable d'analyser, sans parti pris, et de nous faire découvrir la nature exacte de MOZART?

la tâche, il est vrai, n'est pas facile, tant paraît déconcertante la vie de cet étrange et déroutant personnage dont Henri GHEON, l'un des fondateurs de la Nouvelle Revue Française et l'un des animateurs du Théâtre du Vieux Colombier, qui s'intéressait, aussi, à la musique et aux musiciens, écrivait, à propos de MOZART, qu'il était un « *tissu de contradictions, à la fois délicat et grossier, perspicace et noi/, fidèle et inconstant, léger et studieux, gai et mélancolique, fantasque et raisonnable, attaché aux petites choses et passionné des grandes.* »

Or, tous les ouvrages écrits sur lui, retiennent bien qu'il était *grossier, naïf, inconstant, léger, gai, fantasque*, mais jamais *délicat, perspicace, fidèle, studieux, mélancolique, raisonnable*.

Toutes ces qualités et tous ces défauts qui lui sont, ainsi, attribués, sont réels et personne ne les conteste.

En revanche, sur leurs contraires, qui le sont tout autant, le silence des auteurs est quasi unanime, et le célèbre film de Milos Forman, « *Amadeus* » loin de réparer cette fâcheuse tendance n'est qu'une histoire romancée qui ne suit que de très loin la vérité historique et qui, entre autres fantaisies, met en images, on ne sait pourquoi, un Mozart, ébouriffé et affligé d'un rire rappelant le dernier hennissement d'un cheval à l'agonie, ce qui le rend totalement insupportable et inutilement ridicule.

Pourquoi un tel parti-pris?

Sans doute parce que comme l'écrivait Thucydide: « *au lieu de se donner la peine de rechercher la vérité, on préfère, généralement, adopter des idées toutes faites* »

J'ai, donc pris plaisir à tenter de démontrer que Mozart était, aussi, *délicat, fidèle, studieux mélancolique, raisonnable, profond*, et j'espère que ce plaisir sera partagé.

Je vais, pour cela, m'efforcer de briser quelques tabous, et tordre le cou à quelques légendes et de donner les bonnes réponses aux questions que pose une étude attentive des faits - et non des interprétations - qui ont jalonné la vie, si courte, de Mozart, par une lecture, sans a priori, d'une partie de sa correspondance qui nous apprend, sur ce génie, plus que toutes les savantes études, et par un appel aux témoignages de ses contemporains.

Sur son aspect physique, tout d'abord, qui est généralement décrit comme celui d'un chérubin attardé, extraverti, léger, insaisissable, exubérant et quelque peu débraillé, nous avons, au contraire, le témoignage de sa soeur Maria-Anna Walpurga Ignatia,

dite *Nanerl* qui le connaissait mieux que d'autres puisqu'elle a été sa compagne d'enfance et d'adolescence, tous les jours avec lui, notamment pendant les longs voyages organisés par leur père.

En 1799, à *Breitkopf* fils elle écrit .en parlant de son frère:

« *Wolferl* était petit, chétif, au teint pâle..... assez joli enfant....ce ne fut qu'après avoir eu la petite vérole (1767- Mozart a 12. ans) qu'il fut tellement défiguré et pire encore lorsqu'il revint d'Italie (1771. Mozart a 15 ans) :il prit le teint « jaune italien» qui le rendit à peu près méconnaissable,....il n'avait aucune prétention quant à son visage ou à son corps, sauf en ce qui concernait son allure vestimentaire sur laquelle il était très regardant». A sa mort il laissera peu de choses, mais huit costumes.

Ajoutons à ce portrait que ses oreilles présentaient l'anomalie d'être dépourvues de conque, que son regard était diffus, pareil à celui d'un myope sans lunettes, que seules ses mains étaient parfaites mais atteintes, comme l'ensemble de son corps, d'une incessante mobilité, qui était peut-être due au fait que son coeur battait deux fois plus vite que la normale.

il faut noter, encore, qu'en novembre 1762, (il avait 6 ans) il était atteint de la scarlatine maladie qui sera, sans doute, à l'origine de sa mort.

Wolfgang Amadeus MOZART était né à Salzbourg le 27 janvier 1756 (il y a presque, jour pour jour 256 ans) 7ème et dernier enfant de Léopold MOZART et de son épouse Anna Maria PERTL.

SALZBOURG et Léopold MOZART, ont donné naissance aux deux premières « légendes » que je vais m'efforcer d'effacer de vos mémoires si celles-ci en étaient encombrées.

On dit, par exemple, que Salzbourg ne serait devenue odieuse à MOZART qu'à cause de l'hostilité du Prince-Archevêque Hieronymus COLLOREDO, Ce qui est faux car force est de constater que Mozart avait pour cette ville une haine et un mépris qui se sont, à un certain moment, focalisés sur ce personnage, mais qui étaient bien antérieurs et tout à fait étrangers à la querelle qui va les opposer.

En réalité Mozart, indifférent aux charmes de cette petite ville nichée, pourtant dans un bel environnement naturel a, de tout temps, détesté Salzbourg à qui il contestait toute vie artistique et, surtout, musicale.

Déjà en 1776 il écrivait au Padre Martini en parlant de Salzbourg: « pour le théâtre cela va mal par manque de chanteurs » et, en 1778 à l'abbé Bollinger : « Salzbourg n'est pas un endroit pour mon talent: i/ n'y a pas de théâtre, pas d'opéras ».

A un ami il écrit, le 7 août 1778 : « vous savez, très cher ami, combien Salzbourg m'est odieux ! non pas seulement à cause des injustices que mon père et moi y avons subies, ce qui serait déjà assez pour oublier complètement un pareil lieu, pour l'arracher complètement de ses pensées....Partout ailleurs qu'à Salzbourg j'aurais plus d'espoir de vivre heureux et satisfait....Salzbourg n'est pas un endroit pour mon talent ! D'abord les gens de la

musique n'y jouissent d' aucune considération, ensuite on n'y entend rien » .

Et, le 11 septembre 1778 il ajoute: « ..la seule chose, je vous le dis comme je l'ai sur le coeur, la seule chose qui me dégoûte à Salzbourg, c'est qu'on ne puisse avoir, avec les gens, aucune relation convenable et que la musique ne jouisse pas d'une meilleure réputation... ».

Lorsque, le 9 mai 1781, à la demande du Prince Archevêque Hieronimus Colloredo, le comte ARCO, son chef du personnel, lui botte les fesses en lui signifiant son renvoi Mozart écrit à un ami: « aujourd'hui a été pour moi un jour de bonheur ».Ce n'est pas la perte de son emploi qui suscite chez lui ce sentiment, mais la possibilité de pouvoir quitter, enfin, Salzbourg où plus rien ne le retient.

A son père il écrira d'autres lettres significatives de sa haine de Salzbourg sans jamais faire référence à son différend avec l'autoritaire COLLOREDO, et, notamment, celle-ci : « je vous assure, mon père chéri, que je me réjouis maintenant, tout à fait, de vous revoir (mais non pas à Salzbourg !)... Je vous assure, sur mon honneur, que je ne puis souffrir ni Salzbourg, ni ses habitants (je parle des Salzbourgeois de naissance) leur langage, leurs manières de vivre me sont totalement insupportables. »

Cette détestation de Mozart pour sa ville natale, préexistait, donc, et était étrangère à la querelle qui opposera Mozart au Prince-Archevêque COLLOREDO, qui ne tolérerait pas que ce jeune homme puisse bouleverser le statut ancien des musiciens de Cour, qui faisaient partie du « personnel » du Seigneur dont ils n'étaient que de simples domestiques, statut qui était celui de Léopold Mozart qui, lui, s'en accommodait.

A propos, parlons maintenant de Léopold Mozart, le père, à qui on reproche généralement d'avoir considéré son fils de 5 ans, Wolfgang Amadeus, et sa fille, Maria, Anna Walburga, dite Nanerl, à peine plus âgée, comme des phénomènes, des animaux savants, qu'il va promener dans toute l'Europe.

On dit qu'en faisant cela pour son seul avantage - l'orgueil de montrer ses deux enfants prodiges et d'en tirer profit - L.M. aurait tenu pour négligeables les fatigues des voyages -le premier voyage durera un an, le deuxième trois ans entiers- et ne se serait nullement soucié des conséquences désastreuses que ces voyages devaient avoir sur la santé de ses enfants et notamment sur celle de Wolfgang le plus jeune et le plus fragile.

Ce qui est faux et injuste car enfin la première question qui se pose n'est-elle pas celle de savoir qui est l'auteur de ces prodiges; qui a pu apprendre au jeune Wolfgang - qui n'a jamais été l'élève d'une quelconque école ni d'un précepteur autre que son père - à lire à écrire, à compter, à s'instruire?

Qui lui a enseigné l'Histoire, la Géographie, le piano et le violon, l'harmonie, l'orgue?

Qui lui a appris - il a cinq ans lorsque commence la première tournée européenne - non seulement à se tenir convenablement dans la

plus haute société mais aussi la presque parfaite connaissance, - avec l'allemand et l'italien - du Français, ce qui lui permettra de répondre, dans sa langue à la marquise de Pompadour que Mozart voulait embrasser mais qui le repoussait, craignant, sans doute de voir cette étreinte froisser sa robe ou abîmer sa coiffure: « qui donc êtes vous, Madame, pour refuser de m'embrasser? L'Impératrice d'Autriche, elle, m'a embrassé et vous n'êtes même pas reine».

Qui lui a appris tout cela sinon son père Léopold Mozart.

Ce prodigieux pédagogue était né à Augsbourg, allemande aujourd'hui, le 14 novembre 1719 dans une famille d'artisans, de relieurs. Il partit, tout jeune, pour Salzbourg, afin d'y étudier le droit et la théologie mais il s'intéressait, essentiellement, à la musique car il jouait, déjà - excellentement - du piano, de l'orgue et surtout du violon.

Excellent exécutant, il entra, en 1740, au service du Comte Thurm und Taxis en tant que violoniste et secrétaire, puis en 1743 il était choisi par le Prince-Archevêque régnant, comme compositeur et maître de concert.

Léopold MOZART lisait le latin et le grec; parlait aussi bien l'italien et le français que l'allemand; s'intéressait aux sciences et possédait, outre une mappemonde comme tous les érudits de son temps, un télescope et deux microscopes.

Son fils W.A. possédait, à sa mort, un « traité de hautes études mathématiques » de Spengler et un ouvrage de J. Orlinger sur « la métaphysique dans ses relations avec la chimie ». Il est plus que probable que ces ouvrages lui provenaient de la succession de son père décédé 4 ans plus tôt.

Léopold MOZART chantait à l'église, comme HAYDN et SCHUBERT et y jouait de l'orgue à la perfection.

En 1747 il épousait Anna Maria PERTL de petite bourgeoisie locale, dont il aura 7 enfants; deux seulement survivront, AMADEUS et NANERL .

Léopold Mozart composa quelques Oeuvres insignifiantes que l'on pourrait qualifier de « musique de genre » mais il était moins un compositeur qu'un pédagogue.

En 1756, l'année même où naissait Wolfgang il écrivait le « Traité en vue d'une méthode fondamentale pour le violon » Oeuvre très importante, traduite dans toute l'Europe, qui a été, aussitôt, tenue pour indispensable à l'apprentissage et à la maîtrise du violon et qui reste, aujourd'hui encore, une des principales sources pour l'exécution authentique des oeuvres du XVIIIème siècle.

En 1763, il était nommé vice-maître de chapelle à la Cour du Prince-Archevêque mais obtenait un congé de longue durée et entamait, avec ses deux enfants, après un voyage d'une année, une deuxième tournée qui va durer trois ans et qui va ouvrir à cette famille tous les centres musicaux d'Europe, Augsbourg, Ulm, Francfort, Bruxelles, Paris, Londres où le jeune Wolfgang acquit l'estime de Jean Chrétien BACH et entra en contact avec la musique de HAENDEL et avec l'école italienne, instrumentale et d'opéra, qui était très active dans la capitale britannique. Il passait, ensuite, en Hollande, à Paris, de nouveau, où il était accueilli par Melchior

GRIMM DIDEROT, d'ALEMBERT, puis en Suisse et, enfin, à Munich, avant Bologne, Rome et l'Italie.

Une deuxième question peut alors se poser dont on devine facilement la réponse: Qui a bénéficié de ces voyages?

Certainement pas celui qui les avait organisés et qui a sacrifié sa carrière personnelle à celle de son fils.

Au moment où Léopold a entamé cette longue tournée il avait acquis une solide notoriété chez les musiciens et, surtout, chez les violonistes et venait d'être nommé vice-maître de chapelle.

A son retour il conservera ce poste mais n'obtiendra jamais davantage, alors que, normalement il aurait dû être nommé très vite Maître de Chapelle titulaire.

Que Léopold ait eu l'ambition de s'enorgueillir des talents exceptionnels de ses deux enfants, dont il avait, seul, assuré la formation, scolaire, culturelle et musicale, personne ne peut en douter mais il est injuste de ne pas lui reconnaître, parallèlement, la volonté de compléter cette formation par l'apport extraordinaire que cette ouverture sur le monde musical constituait pour eux et surtout pour son fils sur lequel il avait reporté sa propre ambition.

Alors, plutôt que de le critiquer et de lui reprocher d'avoir abusé des exceptionnelles qualités musicales de son fils - qu'il aurait utilisé comme un phénomène, un animal de foire - et d'avoir profité des contreparties financières qu'elles devaient lui assurer, et qui, du reste, n'ont pas suffi à faire face aux frais du voyage - ne serait-il pas plus juste de lui savoir gré d'avoir fait naître un génie au prix de son propre effacement, de son renoncement volontaire à une situation à la hauteur de ses propres mérites, accompagnée d'une plus grande aisance financière, situation en un mot, qui devait être l'évolution naturelle du poste auquel il avait été promu au moment même où il demandait son congé, sachant que cette faveur allait le priver de tout avancement, et cela au seul profit de son fils dont il avait deviné, très tôt, les talents hors du commun, pour les avoir lui même façonnés.

Ayons la lucidité d'affirmer que Léopold Mozart ,n'est pas allé à Paris pour être reçu par le roi et sa favorite et, à cette occasion a rencontré Diderot, D'Alembert, Grimm et Gluck, mais qu'il est allé à Paris, pour rencontrer Diderot, d'Alembert, Grimm et Gluck et, à cette occasion, précédé par la commune renommée, a été invité à la Cour. Il faut, donc, chaque fois remettre à leurs places les causes et les conséquences de ces voyages vers Paris, Bologne où il devait rencontrer le padre MARTINI, Londres pour rencontrer Haendel, Vienne pour rencontrer Haydn, ainsi de suite, le reste étant circonstanciel.

Léopold Mozart a été un exemple d'abnégation et d'amour paternel; ayant sacrifié sa propre carrière au seul bénéfice de son fils. Et, pourtant, il reste un « mal aimé » sauf par son fils nous le verrons, tout à l'heure.

Et la même question amène inmanquablement une deuxième réponse, à savoir que seul Wolfgang a été le bénéficiaire de ces voyages, car, enfin, à la source de ces talents exceptionnels il y a, d'abord, la naissance (« un peu de naissance ne fait pas de mal à un Emile » comme l'écrit J.J. Rousseau) naissance que l'on doit, sans conteste à Léopold ; il y a, ensuite l'éducation et l'instruction qui sont l'une et l'autre à mettre, également, au crédit du père.

Et puis il y a l'immense apport récolté dans chaque centre musical, auprès des plus grands musiciens et compositeurs de l'époque.

C'est ainsi qu'à Milan il rencontra PAISIELLO, compositeur quelque peu oublié aujourd'hui mais qui jouissait, alors, d'une grande notoriété puisqu'il sera choisi pour composer le Te Deum du sacre de NAPOLEON.

A Vienne il fut reçu par HAYDN (où il fit aussi la connaissance de CASANOVA qui servira, plus tard, de modèle à DA PONTE pour écrire le livret de Don Giovanni).

A Londres il fut accueilli par Jean Chrétien BACH; à Bologne par le Padre MARTINI, le plus érudit musicien de son temps auprès de qui il put compléter ses études théoriques et, ailleurs, par d'autres compositeurs, encore.

C'est, à l'évidence, grâce à ces multiples apports, récoltés au cours de ces voyages imaginés et organisés par Léopold que Wolfgang Amadeus MOZART a pu acquérir cette maîtrise, cette divine perfection sans laquelle son génie personnel eût été insuffisant.

Du reste ce qui est sûr c'est que dans toutes ses lettres, Wolfgang non seulement n'a jamais formulé quoi que ce soit qui puisse être considéré comme un regret ou un reproche, mais que dans chacune d'elles W. manifeste, pour son père un vif attachement, une réelle vénération, les exemples sont nombreux; ainsi cette lettre de 1778 « *je vous assure que, si ce n'était pas le plaisir de vous embrasser bientôt, certainement je ne viendrais pas à Salzbourg..... Vous seul, très cher père, pouvez m'adoucir l'amertume de Salzbourg* » Et cette autre de 1779 : « *je vous assure, très cher père, que je me réjouis, maintenant, tout à fait de vous revoir, mais pas à Salzbourg* » Et encore en janvier 1782 lorsque son père lui avait fait part de ses réserves quant à son projet de mariage avec Constance WEBER: « *sans ma très chère Constance, je ne pourrais être heureux et satisfait. Et sans votre satisfaction à Vous, je ne le serais qu'à moitié. Rendez- moi, donc, tout à fait heureux* ». De Vienne qui avait fait un accueil enthousiaste à l'un de ses quintettes Wolfgang écrivait, encore à son père: « *Je crois que c'est ce que, de ma vie, j'ai fait de mieux. Ah ! que j'aurais voulu que vous l'entendissiez!* ».

On peut, donc, déjà admettre que, si Wolfgang a pu être dans d'autres occasions et à l'égard d'autres personnes, *grossier, naïf, indifférent et sec, il est, aussi : délicat, perspicace, attentif et tendre* quand il le faut. Et cette vénération n'est nullement due à une crainte révérencielle. En effet, en septembre 1776 il écrivait à Colloredo « *Très gracieux souverain, notre seigneur; Les parents s'efforcent d'élever leurs enfants pour qu'ils gagnent leur pain eux-même, c'est leur intérêt comme celui de l'Etat. Plus ils ont*

reçu de talents de Dieu, plus ils doivent, selon l'évangile, en faire usage pour le bien de leurs parents et le leur propre. Je me sens devant Dieu redevable de tout ce que mon père a fait pour m'éduquer. » Enfin, à une autre occasion il écrit à son père: « *j'ai établi ma conscience sur trois amis: sur Dieu, sur votre tête et sur la mienne* » Et à un ami: « *tout de suite après Dieu, vient Papa* ».

Voilà, donc, une chose entendue: Wolfgang, conscient de tout ce qu'il doit à son père, le place, dans sa vénération, tout de suite après Dieu.

La relation de Mozart à Dieu n'a pas, jusqu'ici, vraiment intéressé les musicologues et n'a pas fait l'objet de nombreuses recherches, à de rares exceptions près.

Celle, d'abord, de l'abbé Isidore GOSCHLER, Directeur du Collège Stanislas et chanoine Honoraire qui écrit en 1857 un « *MOZART, vie d'un artiste chrétien du XVIII^e siècle, extraite de correspondance authentique* » et plus près de nous celles d'Henri GHEON et de l'abbé Carl de NYS qui rappellent que dans le maigre inventaire de la succession de Mozart, figurent, à côté des deux ouvrages savants que j'ai, précédemment, signalés, le *Phédon* de Platon et une *Biblia Sacra* de 1679.

En 1777 MOZART écrit à son père: « *Nous prions, tous deux, Papa, d'être gai et toujours joyeux en pensant que si le Muphti H.C. (Hirenymus Colloredo) n'est qu'un misérable, Dieu, du moins, est compatissant, miséricordieux et charitable.* » et dans une autre, de la même année, « *Que Papa vive sans souci, j'ai Dieu toujours devant les yeux. Je confesse sa toute puissance, je crains sa colère. Mais je reconnais, aussi, son amour, sa complaisance et sa miséricorde envers ses créatures. Il n'abandonnera, jamais, son serviteur* ». Le 13 juin 1781, encore, il écrit à son père: « *j'entends ma messe tous les dimanches et jours de fête et, si c'est passible, les jours ouvrables aussi, vous le savez bien, mon père...* ».

Après le succès d'un concert à Paris, Mozart s'en va à l'église la plus proche pour dire un chapelet promis à cette intention. Il ne faudrait, pourtant, pas croire que MOZART se bornait à ces considérations de principe purement formelles car il était réellement catholique pratiquant par tradition familiale.

Peu avant sa mort il expliquait au Cantor Dolès, les raisons pour lesquelles il lui était naturel de pratiquer sa religion avec tant de ferveur en lui écrivant: « *.... lorsque, depuis sa première enfance on a été introduit au sanctuaire mystique de notre religion.....lorsqu'on estimait heureux ceux qui s'agenouillaient pendant le touchant Agnus Dei en recevant la communion* ».

Et l'Abbé Carl de NYS confirme que MOZART était profondément croyant en donnant pour exemple la lettre adressée à son père à propos de son mariage avec Constance Weber: « *Même si notre piété personnelle ne nous y avait pas poussés nous aurions été obligés de nous confesser pour pouvoir être unis* ».

Et, comme voeu pour son mariage, Mozart écrira sa messe en ut mineur (K.417a) qu'il dédiera à Constance, ce qui démontre, encore, que si Mozart a été et restera longtemps encore, un être volage s'enflammant à la simple vue d'un joli minois, il avait, en

revanche, une foi ardente et une haute idée de l'institution et du sacrement du mariage ainsi que du respect du à sa future femme, sur laquelle, nous le verrons, il ne se faisait aucune illusion.

En décembre 1781 il écrit, encore, à son père: « *je vous ai découvert mon désir, permettez moi, aussi, de vous découvrir mes raisons qui sont très fondées. La nature parle en moi aussi fort et peut-être plus fort qu'en de grands et vigoureux lourdauds. Il m'est impossible de vivre comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui. D'abord j'ai trop de religion, ensuite trop d'amour pour mon prochain et des sentiments trop honnêtes, pour pouvoir séduire une innocente jeune fille; enfin trop d'horreur et de dégoût, de répulsion et de crainte des maladies et trop d'amour de ma santé pour aller me commettre avec des catins. Je puis, d'ailleurs, jurer que je n'ai jamais fréquenté des femmes de cette sorte* ». Quel plus bel hommage Mozart, ce brillant et célèbre jeune homme de 28 ans qui vivait seul, aurait-il pu rendre tout à la fois, à sa future femme et à son père, peu favorable à son mariage, qu'en écrivant à ce dernier en janvier 1782 : « *sans ma très chère Constance, je ne puis être heureux et satisfait et sans votre satisfaction à vous, je ne le serais qu'à moitié. Rendez- moi, donc, tout à fait heureux* ». Il ajoutait du reste, en parlant de Constance: « *Elle n'est pas laide du tout mais elle n'est pas du tout belle non plus. Elle n'a pas de vivacité d'esprit mais assez de sain bon sens pour pouvoir remplir ses devoirs de femme et de mère. Habitée à être mal vêtue elle n'est pas portée à la dépense* ».

Ainsi Wolfgang pouvait être dans d'autres circonstances *grossier, naïf, indifférent et fantasque*, mais il était, aussi, pour l'essentiel, *délicat, perspicace, attentif, tendre et raisonnable*.

La relation de MOZART à Dieu nous oblige à partir en guerre contre une autre des idées reçues dont il faut se départir, à savoir l'impossibilité prétendue d'être à la fois bon chrétien et franc - maçon convaincu : la chose est peut être vraie, en France, aujourd'hui, mais il en allait tout autrement en Allemagne au sortir de l'abominable guerre de trente ans qui avait laissé le pays dans une détresse économique et sociale épouvantable. Or la franc-maçonnerie était, alors, considérée comme une simple association de bienfaisance. En 1784, l'Empereur Joseph II, qui n'était pas maçon, proclamait la naissance d'une Grande Loge d'Autriche, dont il confiait le Grand Secrétariat à Ignaz Von BORN.

Il y eut, aussitôt, dans les loges viennoises des dignitaires catholiques qui n'étaient pas désobéissants à Rome puisque la Bulle Papale de 1721, condamnant la franc-maçonnerie, n'avait pas été publiée en Autriche. C'est en novembre 1784, précisément que Mozart adhéra à la Franc-maçonnerie et il n'y avait en cela aucune contradiction avec sa foi et sa pratique religieuse. Mozart, sera, à la fois et en même temps, dignitaire maçon et décoré par le pape Clément XIV de l'éperon d'or, dans le plus haut grade de cet Ordre depuis Orlando de Lasso (Roland de Lassus).

A la vérité, Mozart s'intéressait aux thèses maçonniques depuis longtemps: en 1773, puis en 1779, il écrit deux versions de musique de scène pour l'oeuvre de T.Ph. Von GEBLER « *Thomas roi d'Egypte* » (K.345) et SCHIKANEDER, maçon lui-même, qui deviendra le librettiste de la *Flute enchantée*, monta l'oeuvre pour sa troupe en 1780, ce qui constitue sa première collaboration avec MOZART et, déjà, sur un sujet maçonnique. Dans les loges dont Mozart fit partie, on prêtait serment sur l'Evangile de Saint-Jean et on y commentait, pendant des heures la Bible, devant un crucifix. Bien plus: fréquemment, les Loges groupaient les chrétiens les plus décidés à traduire leur foi dans leur action temporelle; On prétend souvent - pour tenter de démontrer que Léopold avait conservé une grande influence sur son fils même adulte et marié - que, maçon lui-même - Léopold aurait incité son fils à adhérer à son tour à la franc-maçonnerie: or il suffit de consulter les archives pour constater que Wolfgang Amadeus, maçon depuis novembre 1784, Compagnon le 26 mars 1785, fut promu Maître le 22 avril 1785 dans sa loge « A la Bienfaisance » Il y faisait recevoir son père en avril 1785.

Quoi qu'il en soit MOZART était un très fervent catholique en même temps qu'un sincère et dévoué franc-maçon: n'oublions pas que dans les semaines qui précédèrent sa mort MOZART écrivit, en même temps, son fameux REQUIEM (KV626) qui, inachevé, sera terminé par son élève SÜSSMAYER) et la Cantate maçonnique (KV 623,) « *Laut verkünde unsre Freude*, avec duo 5KV 623a « *Lasst uns mit geschungen Handen* dernière oeuvre achevée et créée par lui-même le 15 novembre 1791, et qui est devenue l'hymne national de la République Autrichienne. » Peu avant ii avait terminé son *Ave Verum* (KV 618), et, dans le même temps, sa « *Flute enchantée* » (KV 620) sur un livret de Emmanuel SCHIKANEDER directeur du Théâtre *Auf der Wieden*, qui est un véritable éloge et un hymne à la gloire de la Franc-Maçonnerie.

Ainsi, la pratique religieuse et l'engagement dans la franc-maçonnerie nous permettent d'affirmer que Wolfgang était, peut-être, *léger, fantasque, peu intellectuel, occupé des petites choses*, mais aussi, *studieux, raisonnable, profond et passionné des grandes*.

Je voudrais, maintenant, vous démontrer que Wolfgang, épuisé en permanence, semble donner raison à Baudelaire, je crois, qui affirmait que l'artiste allemand a le goût passionné d'être d'abord un bourgeois. Pour Mozart ii faudrait presque dire « petit bourgeois » : ce génie avait ses faiblesses. Aussitôt après son mariage et la naissance de leur premier fils, qui vivra quelques mois à peine, Constance partagera son temps en grossesses répétées et séjours à Baden pour « prendre les eaux » qui lui sont prescrites pour supporter les fatigues de ses accouchements successifs.

Dans le même temps on relève dans la correspondance de Mozart des déclarations qui ne seraient pas celles d'un Mozart insaisissable, exubérant et léger selon l'image habituelle mais, au contraire celles d'un homme *délicat, fidèle, attentif tendre et occupé des petites choses* » ;il écrit:

« *qui vit seul ne vit, à mon sens, qu'à moitié* » et mieux encore « *peut-on être un gamin quand on est marié?* ».

A peine installé dans son nouvel appartement moins onéreux que le précédent, en fin d'année 1784, Mozart ouvre un cahier où, désormais, il va inscrire tout ce qu'il mène à bien. Mais au début de l'année 1785, il en ouvre un second où il notera le rapport des leçons et le coût du moindre achat « *7 kreutzers pour 2 brins de muguet...34 pour un étourneau...* »

Et, dans les lettres qu'il va écrire à Constance, Wolfgang démontre, en termes quelquefois puérils, qu'il entretenait, certes, avec elle des rapports charnels exigeants, mais démontre, en même temps, qu'il désirait la tenir informée de tous les aspects de sa vie d'homme seul, préoccupé du « *quotidien* » et des économies qu'il réalisait dans la gestion de son budget: la femme de chambre Sabine, est à Baden avec sa maîtresse, ce qui permet à Wolfgang de se satisfaire du service de son valet qu'il appelle « *Primus* » et il licencie la deuxième soubrette *Lorl*.

Ce qu'il ne décrit pas mais que l'on connaîtra par ailleurs, c'est l'état d'extrême détresse dans lequel il s'enfonce peu à peu et qui l'oblige à solliciter ses amis, pour la moindre dépense, et, notamment, à d'innombrables reprises son ami Puchberg, négociant fortuné et son frère en maçonnerie, qui lui paiera, entre autres choses, le coût de son déménagement, et à qui, quelques jours avant sa mort il écrivait: « *ne pouvez vous pas m'assister de quelque petite chose; à cette heure n'importe quoi m'aiderait* ». Et Puchberg, sans doute lassé par ces demandes incessantes, va, pour la première fois, se montrer pingre en envoyant à Mozart, dix florins, tout juste assez pour que Primus, chargé d'acheter quelques bûches, ne puisse en ramener que deux.

Epuisé par son travail- (Mozart a écrit, dans ses dernières années dix oeuvres sur les 626, 260 et les plus importantes, comme tous ses plus grands opéras par exemple) paralysé par le froid Mozart devine que sa mort est prochaine et verse quelques larmes. La mort, pourtant, n'était pas pour lui une inconnue, car il pensait à elle, tous les jours depuis le décès de sa mère, morte dans ses bras, lors de leur dernier séjour à Paris. Dans une lettre à son père il avait analysé les rapports qu'il avait avec la mort en écrivant: « *.....je me suis fait une habitude, en toute circonstance, de me préparer au pire. Comme la mort, si nous la regardons bien en face, est la fin propre de notre existence, je me suis fait d'elle, ces dernières années, une compagne familière. Elle est l'amie des humains et son visage, non seulement ne me fait plus peur, mais, même, m'apaise et me console. Je remercie mon Dieu de m'avoir, dans sa grâce, accordé l'occasion (vous me comprenez) de découvrir en elle la clef qui ouvre à notre félicité la plus vraie. Je ne me couche pas sans me dire que demain, jeune comme je suis, peut être je ne verrai pas le jour nouveau.*

Et, pourtant, vous-même qui me connaissez, ne pourriez dire que je suis ni déprimé, ni triste en compagnie...Pour ce bonheur je rends grâce à mon créateur, chaque jour, c'est celui que je nous souhaite à tous, nous autres hommes », - c'est-à-dire subir ses souffrances sans les faire partager par les autres.

MOZART meurt le 5 Décembre 1791 et donne naissance, ainsi, à de nouvelles légendes.

La première concerne la cause de sa mort, attribuée, encore récemment, par un auteur à succès et par le film « *Amadeus* », à un empoisonnement alors qu'il est démontré depuis longtemps que Mozart est mort d'une affection rénale, lointaine conséquence de sa scarlatine infantile, le « mal de Bright ».

Mais, à cette légende, s'en ajoute une autre selon laquelle ce serait SALIERI, musicien préféré de l'Empereur qui, habité par une jalousie homicide, aurait, avec la complicité d'alchimistes autrichiens, empoisonné MOZART avec de l'Acqua Toffana.

Or il est démontré, depuis longtemps, que cette rivalité féroce entre MOZART et SALIERI, qui aurait conduit ce dernier à commettre cet acte criminel, a été inventée, de toute pièce, par POUCHKINE dans son roman publié en 1831 « MOZART et SALIERI »

Au demeurant les rapports entre les deux musiciens n'étaient pas si mauvais si l'on remarque que MOZART avait décidé d'inviter à la création de *La Flûte enchantée* « de vrais connaisseurs » à savoir SALIERI et sa maîtresse la CAVALIERI et que le lendemain de la représentation il écrivait à Constance qui « prenait les eaux » à Baden: « *Tu ne peux guère imaginer combien tous deux furent aimables, combien leur plut, non seulement ma musique, mais aussi le livret et l'ensemble du spectacle; Ils déclarèrent tous deux, que c'était une oeuvre digne de figurer au programme du plus brillant gala, en l'honneur du plus grand monarque; qu'ils viendraient souvent l'écouter car ils n'avaient jamais assisté à plus belle et plus agréable représentation. SALIERI écoutait et regardait avec une attention extrême et, depuis la Symphonie jusqu'au dernier chœur il n'y eut aucun morceau qui ne lui arrachât un « bravo » ou un « bello » et tous deux n'en finirent pas de me remercier de l'obligeance que j'ai eue de les inviter* ».

si, donc, il est certain que Mozart n'a pas été empoisonné par Salieri, on peut s'interroger sur la part que, peut être, la franc-maçonnerie a pu prendre, non pas sur sa mort même mais, à tout le moins, sur le peu de cas que l'on fit de sa mort, sur la hâte manifestée pour l'ensevelir, dès le lendemain, et sur le sort donné à sa dépouille.

Mozart, dignitaire maçon, était tenu au secret concernant les réunions de sa Loge et le rituel des francs-maçons avec leurs symboles. Or Mozart a trahi cette loi du secret et sans lui appliquer la sanction prévue - la langue arrachée - ses frères maçons pour le punir, l'auraient abandonné. C'est pourquoi il fut inhumé dès le lendemain de sa mort et il n'y eut personne pour suivre son convoi et assister à sa mise en terre.

On affirme, presque unanimement, que quelques rares personnes suivaient le corbillard malgré le mauvais temps mais qu'elles avaient renoncé à aller jusqu'au bout du chemin en raison d'une brusque aggravation de la tempête de neige qui durait depuis la veille et on ajoute quelquefois, pour parfaire ce tableau pitoyable, qu'un chien tout maigre, avait, seul, résisté aux éléments déchainés. Or le baron Von Zinzendorf a écrit dans son journal, à la date du 6 décembre 1791 « *tems doux. Troi ou quatre brouillards par*

jour depuis quelque tems » cette mention, même écrite dans une orthographe détestable est précieuse pour montrer que MOZRT a été littéralement abandonné sans aucune excuse de nature météorologique.

Et puis, enfin, comment peut-on sérieusement soutenir qu'auraient suivi le corbillard, à pied et non en carrosse, tous ses frères maçons issus de la haute bourgeoisie et même de la noblesse viennoise, comme le grand-maître et vénérable Ignaz von Born, élevé depuis le 24 mars 1785 à la dignité de Chevalier d'Empire. Le cocher du corbillard est bien allé jusqu'au bout du chemin, ceux des carrosses - s'il y en avait eu - auraient pu faire de même. Quelles qu'en soient les raisons, Mozart était seul lors de sa mise en terre et de plus, personne ne s'est soucié, dès le lendemain, d'identifier la fosse où il avait été jeté.

NIETZSCHE a écrit quelque part, ce bel aphorisme: *« je ne sais pas si la grande souffrance nous rend meilleur mais je suis sûr qu'elle nous rend plus profond »* .

Les dernières oeuvres de Mozart sont là pour le prouver car, au-delà de tous les rites chrétiens ou maçonniques, Mozart - que l'on a laissé mourir de froid et sa dépouille se perdre à jamais - nous a laissé en héritage sa musique, grâce à laquelle, nous dit-il *« Nous avançons joyeux au travers de la sombre nuit de la mort »* .

*

Sources: textes et images

Jean Barraqué
 Georges Bauer
 Jacques Bourgeois
 Bernard Gavoty
 Antoine Go!éa Michel Guiomar
 Alfred Kern
 Cart de Nyss
 Georges Piroué
 Claude Samuel
 MOZART Hachette
 Andre Tuboeuf
 MOZART Arthaud